

qu'ils n'avaient pas aperçu se retourna. L'officier riposta seulement :

— Ce n'est pas pour le roi de Prusse que vous travaillez, les gars, c'est pour vous.

Le canonier, saisi, bredouilla. Parbleu, Alain et lui le savaient !... Oui, Alain le savait, que si dans ce blême matin silencieux, aux portes de Paris demain captif, ils fourraient ainsi leurs pièces, réparaient les embrasures, rangeaient tout, c'était afin que les Prussiens, en entrant, vissent bien que les marins du fort de Montrouge n'étaient ni désarmés, ni démoralisés, prêts au contraire à reprendre la lutte ! Qu'ils s'enorgueillissent tant qu'ils voudraient d'avoir réduit à la famine deux millions d'hommes dupés et bernés par un gouvernement d'incapables, ils ne se vanteraient pas du moins, d'avoir battu les marins de Paris !

Mais, tout de même, Alain ne le sentait que trop, au fond de son cœur naïf ! Le vieux avait raison, c'était dur !

Le soir, dans ces abris où, séparés du monde ils avaient vécu tant d'heures de résignation courageuse et d'espoir, le lendemain, par les cours où l'on pouvait à présent errer en sécurité, par les mornes couloirs de cette demeure qu'ils allaient quitter, Alain, en des alternatives d'immobilité songeuse, d'activité fébrile, endormit, promena son indignation et sa révolte. Tout ce qu'il entendait dire accroissait sa fièvre. Des loustics affirmèrent qu'ils avaient été trahis. Quelques-uns chuchotaient que des officiers de la garde nationale avaient écrit à des officiers du fort, les suppliant de protester contre la capitulation en brisant les armes et en détruisant les munitions.

Et à part lui, dans sa conscience simple, Alain se disait que, ma foi ! ceux de la garde nationale donnaient là un conseil d'hommes. Est-ce que ce n'était pas dégoûtant de penser que, dans quelques heures, cinq cent mille soldats allaient se rendre à deux cent mille, et que des milliers de canons, les forts bondés de munitions et d'approvisionnement, d'immenses arsenaux pleins, tout cela, parce qu'un avocat pleureur et bavard avait signé « Favre », au bas d'un bout de papier, tout cela, sans combat, serait perdu !

Alain avait beau être une nature simple, Breton bretonnant d'un petit bourg côtier du Morbihan, âme de marin tendre sous le hâle, respectueuse de hiérarchie et de religion, front bien dur où la discipline tenait lieu de pensée, il en revenait toujours là. Trochu, un Breton pourtant, avait encore été pis que l'avocat. Paris entier était debout. Et demain matin, à l'aube, bon gré, mal gré, le dernier mot serait dit. Ils défileraient sous la poterne basse, et aussitôt que, derrière les bagages, quittant à son tour le bord vide, le commandant se serait éloigné, on amènerait les couleurs. Un autre drapeau tricolore, rouge, blanc et noir, claquerait au vent.

Alain, surexcité, se tournait, se retournait sur sa couchette. Il s'en souviendrait longtemps de sa nuit d'adieu au fort ! Pas moyen de fermer l'œil. Les voitures étaient chargées, les sacs paquetés. Encore quatre heures, encore trois heures, encore deux heures, et froid, pluvieux, maussade, le petit jour se lèverait, l'instant honteux du départ. Plus il réfléchissait, plus Alain devenait sombre. Abandonner Montrouge, ce fort où ils avaient vécu ces quatre inoubliables mois, céder le ferme, l'inébranlable abri de pierre sans même y avoir attendu l'assaut, piteusement, — car être forcés d'obéir ne diminuait pas l'humiliation d'un tel acte, — piteusement désertier sabords garnis et soutes pleines, vrai, c'était une chose qui passait l'entendement, vous rendait fou. Alors, des semaines et des semaines il avait soigné Arthur ; hier il ne l'avait si bien paré et pomponné que pour que messieurs les Prussiens, qui, avec tous leurs obus, n'avaient seulement pu lui faire une égratignure, n'eussent qu'à se donner la peine de le prendre ! Et à cette idée il serrait les poings, pleurait de rage.

Le petit jour vint. L'instant suprême approchait. Il faisait moins froid ; on eût dit qu'un pâle soleil s'efforçait à percer la brume, voulût saluer le départ. La brise fraîche dispersa lentement le brouillard, à travers lequel une vague et rouge lumière dorée rayonna. Des oiseaux voletaient, pépiaient. L'appel fait, l'équipage au grand complet, rassemblé par compagnies, piétina longuement sur place, dans les cours, attendant autour des faisceaux l'ordre strident des clairons.

Enfin il retentit. Les rangs se formèrent. Alain, entre ses compagnons, emboîta le pas, lança aux remparts, aux murs, à tout le cher décor habituel de tant de joies et de souffrances un regard farouche, désespéré. Ce matin, comme l'aube palissait à peine, indistincte, il s'était glissé seul jusqu'aux remparts, avait été dire au revoir à Arthur. Maintenant, morné, l'esprit soulevé, le cœur brisé, il emboîtait, marquait le pas. Il s'en allait silencieusement.

Soudain, comme à quelque distance du fort il relevait la tête, il aperçut, sur la route, un groupe d'uniformes bleu clair, des officiers d'état-major à cheval qui les regardaient passer. Un général se tenait en avant, immobile. C'était le commandant des troupes bavaroises qui allaient prendre possession de Montrouge. Il attendait, patient, déferent presque, que le défilé cessât.

Alors, nû par une rage où tout le sang français criait, Alain, automatiquement, s'avança. Et comme un somnambule, les yeux menaçants et hagards, il brandit son poing sous le nez du Bavarois, et d'une voix sourde, proféra :

— Ne riez pas au moins !

Tant de patriotisme et de douleur vibraient dans ces mots que le général Hartmann, avec une sorte de respect, répondit :

— Mon ami, nous n'avons nulle envie de rire de vous ; vous êtes de très braves gens qui avez très bien fait votre devoir.

Et, avec dignité, il tourna bride, s'éloignant jusqu'à ce que les mathurins disparussent, et

dans leurs rangs, Alain Le Gaigneur, dont l'humble geste instinctif avait forcé le vainqueur à s'honorer soi-même, en honorant le vaincu.

Paul et Victor MARGUERITE.

LA MODE du Petit Journal donne gratuitement à toutes ses lectrices le beau patron découpé



D'UNE
CAPE AVEC CAPUCHON

Cette cape peut être exécutée en drap, en molleton ou en tissu des Pyrénées. Le capuchon peut aussi être doublé de soie écossaise ou du même ton que l'étoffe avec laquelle on confectiionnera la cape.

EN VENTE PARTOUT

FANCY

— Ah ! la vie ! fit Didier de Princé avec un bref haussement d'épaules, la vie — pour ce qu'elle est drôle — ne vaut guère la peine qu'on y tienne !

Et ce grand désenchanté se mit à marcher ça et là, avec de violents craquements de bottes.

— Il avait vingt-cinq ans, deux galons d'or sur la manche, et l'âme emplit d'amertume. Car Didier se trouvait dans la piteuse situation d'un garçon qui vient de *remporter un panier* — suivant l'originale locution suédoise. En d'autres termes, la jeune personne avec laquelle il avait assidûment bostonné tout l'hiver s'était montrée insensible à l'offre de son nom, de son cœur et de sa main — et ce premier échec vous abat prodigieusement la fierté et la gaieté d'un homme.

Hubert de Trailles, qui fumait au coin de la cheminée, deux bassets aplatis à ses pieds, tourna ses yeux gris malicieux vers son jeune parent.

— Bon, dit-il en retirant sa longue pipe d'entre ses lèvres, fulmine contre la vie, filleul, c'est de ton âge... Mais attends un peu de devenir cacochyme, catarrheux, goutteux et le reste... (ça te viendra comme aux autres, inutile de regimber...) alors tu y tiendras, à cette chienne de vie, si fort dédaignée aujourd'hui !... En touchant le fond du sac, le prodige comprend soudain la valeur de l'argent... Bats-toi au pistolet... Tu verras que c'est là, pendant cette frissonnante seconde d'attente où le regard s'hypnotise sur le tuyau noir braqué en face de soi, c'est là qu'on sent plus vivement que jamais la bienfaisante chaleur de cette vitalité, menacée par l'adversaire... Bref, c'est un vieux lieu commun usé jusqu'à la corde : on n'apprécie un bien que lorsqu'on se voit sur le point de le perdre... Ecoute un peu ma propre aventure, et médites-en la morale très pratique !

J'avais vingt-cinq ans comme toi, l'épaulette comme toi... comme toi, je brûlais de *feux mal récompensés*. Seulement ma moustache était rousse tandis que la tienne est brune, et l'objet de mes vœux portait une crinoline et un chapeau Benoiton, au lieu des modes actuelles... Au surplus, elle se montrait aussi coquette, et moi aussi fou qu'on peut l'imaginer. Les péripéties d'un bal, l'expression d'un regard, d'un sourire, d'un mot, me transportaient en plein azur ou me précipitaient dans les plus noires désespérances. A ce que je puis en juger, les choses se passent toujours de même...

Étant donnée ma nature impétueuse, je serais promptement devenu enragé à ce métier, si je n'avais rencontré un dérivatif précieux à la fièvre qui brûlait cœur et cerveau, dans l'éducation de l'indomptable Fancy. Fancy était une jeune irlandaise pur sang qu'on m'avait expédiée récemment d'Angleterre, une bête superbe, vigoureuse et ardente, qui buvait l'air, mais d'un caractère tellement diabolique que tous mes camarades me conseillaient instamment de m'en débarrasser... Du moment que je l'enfourchais, elle n'avait plus d'autre visée que de se délivrer de son cavalier par la violence ou par la ruse. A deux ou trois reprises, elle tenta sournoisement de m'écraser contre le mur du manège. Il ne s'en fallut de rien, une autre fois, qu'elle ne me plantât les dents dans le crâne, comme au travers d'une simple carotte. Je ne sortais jamais du quartier avec elle sans qu'on me prédit quelque accident. Mais je me risais de tous les avis. J'étais reconnu pour le meilleur cavalier du régiment. J'avais annoncé que je materais la turbulente jument, et je mettais ma gloire à accomplir cette bravade. Puis ma surexcitation mentale trouvait un soulagement dans les péripéties de cette lutte quotidienne et acharnée.

Donc, un matin de novembre, je me dirigeai, en compagnie de Cardillac, vers le bord de la rivière. Là s'étendaient de grandes prairies, qui, coupées de hautes haies et de fossés, présentaient un terrain propice à nos manœuvres de dressage. Fancy montrait, ce jour-là, une douceur inusitée qui contrastait trop avec l'état tumultueux de mes pensées pour ne pas m'exaspérer. — La veille, en effet, j'avais acquis la certitude qu'un rival nouveau possédait toutes chances d'être accueilli favorablement par la famille de l'idole et par l'idole elle-même. Et l'heureux mortel n'était autre que ce Cardillac, mon compagnon d'élection, que je considérais jusque-là comme le meilleur garçon du monde, mais qui, présentement, m'apparaissait comme un traitre monstrueux.

La colère, le dépit, la jalousie, le chagrin me déchiraient le cœur et m'enflammaient la tête. Plus de vingt fois, je répétai mentalement l'inévitable : Mieux vaut mourir ! Ce drame nonobstant restait tout intérieur, et je gardai assez de calme apparent pour répondre avec à-propos aux réflexions que mon camarade émettait entre chacun de nos exercices.

Le paysage d'hiver s'étendait, morné et plat, couvert par un ciel colonneux et bas. La rivière, large environ de deux cents mètres, semblait une étroite coulée d'acier fondu entre l'immensité des prairies, reverdiées par les pluies récentes. Pas un bruit ne trouait le silence planant sur les eaux. Une tristesse montait de la terre froide, des joncs frémissants, flottait entre les arbres nus, m'enveloppait moi-même, me pénétrait de désolation.

— Joli temps frisquet ! me dit Cardillac d'un ton de belle humeur, comme son cheval retombait d'aplomb après avoir franchi un fossé.

Parbleu ! Tout était rose et bleu pour lui, l'animal ! Il emportait du soleil plein le cœur. De rage, je talonnai vivement Fancy pour prendre du champ et m'éloigner de l'impudent qui me volait ma part de bonheur. Surprise, elle se cabra, puis sembla obéir à mon impulsion et piqua droit devant elle, à fond de train. Mais la mâine était bel et bien emballée — emballée à froid, selon son habitude, sans bonds désordonnés, et gardant, avec une vitesse prodigieuse, une allure si bien réglée que Cardillac, sans s'inquiéter autrement, me supposa la fantaisie d'un temps de galop et n'essaya pas de me suivre.

Nous volions... L'air me sifflait aux oreilles, me cinglait en coup de fouet. Cette rapidité me plut d'abord, détendit mes nerfs surexcités. Mais bientôt, l'esprit plus lucide, je me demandai où aboutirait cette course insensée. J'eus la vision d'une fondrière où bête et cavalier allaient s'abimer dans un péle-mêle effroyable, et voyant que Fancy, loin de se modérer, galopait toujours les pattes au ventre, j'usai de la seule ressource qui me restait. Après mille efforts, je parvins à la pousser vers la rivière, la vue de l'eau arrêtant net, d'ordinaire, les chevaux emportés.

Mais ce stratagème n'eut aucun effet sur cette bête endiablée. Ivre de fureur, étourdie de vitesse, Fancy s'imagina sans doute atteindre le bord opposé d'un seul bond, et se jeta à l'eau d'un élan qui nous entraîna à trente mètres en plein courant.

J'essayai de lui faire faire volte-face. Peine inutile ! La gousse continua de nager en avant, par saccades qui me plongeaient, à tout instant, la tête sous l'eau. Alors j'y renonçai, et retirant mes pieds des étriers, lâchant les rênes, je laissai aller l'animal à sa destinée, et me mis à nager pour gagner la rive.

Transi de froid, empêtré par mon attirail, botté et ganté, alourdi par ce satané dolman qui s'imbibait comme une éponge, il me fallait un effort considérable, — non seulement pour avancer, mais encore pour me maintenir à flot. Tout à l'heure, je faisais bon marché de la vie, et maintenant qu'elle était en péril, je la défendais avec ténacité, ménageant mes mouvements de telle façon que pas un ne dépensât inutilement mes forces.

J'approchais, — bien lentement — mais enfin j'approchais. Seulement le plus difficile restait à faire. Avant d'atteindre la terre ferme je devais, en effet, franchir un large espace marécageux, rempli d'osiers et de roseaux. Une boue liquide se collait à moi, gênant le jeu des articulations, appesantissant mes membres. Je redoublai d'énergie. Une vigoureuse impulsion me fit glisser sur la nappe gluante et me porta dans la direction désirée. Mais, subitement, je fus immobilisé, la jambe gauche retenue par une entrave. Une herbe s'était entortillée autour de mon éperon. En vain je cherchai à rompre d'une secousse le lien meurtrier... Le froid de la mort me courut le long des vertèbres. Un misérable brin de jonc avait raison de ma résolution et de ma force... Il fallait périr dans ce cloaque.

Invinciblement, je me sentis attiré vers le fond de l'horrible entonnoir qui se creusait sous mon corps. Ma tête émergeait encore, mais encore un peu, et l'eau noire atteindrait mes lèvres. Alors ce serait la fin... La vie s'arrêterait... La vie dont l'intensité redoublait dans mon être, à l'approche effrayante de la mort... Avec une âpre curiosité, j'écoutais fonctionner en moi les rouages du merveilleux mécanisme, le battement du cœur et des artères, le gonflement des poumons. Et, instantanément, — tout cela allait se détraquer, se noyer dans un flot de fange !...

Des figures chères passaient : mon aïeul, ma mère, ma petite sœur... Pas une fois, l'image de l'idole !... Je ne songeais qu'à ceux qui pleureraient sur moi... Sur la rive, à cinquante pas, j'aperçus Cardillac, regardant de côté et d'autre, l'air ahuri... — Hé ! appelai-je, devinant qu'il me cherchait. Il se dressa sur sa selle, vit la main que j'agitais parmi les joncs, jeta une exclamation, se lança de mon côté, mais son cheval renâcla sur le bord et recula, les oreilles pointées. Cardillac voulait le contraindre d'avancer.

— Restez ! lui criai-je. Vous enfenceriez aussi !... C'est assez d'un... je suis perdu !

Jamais je ne vis figure plus navrée. J'en fus attendri. Mais en gesticulant ainsi, j'avais accéléré ma submersion. La vase m'arrivait maintenant au menton. Déjà au moindre remous, j'en pouvais goûter l'âcre saveur. Tout à coup, je cessai d'enfoncer : mon pied droit venait de rencontrer un appui solide. Mais ma jambe gauche était toujours attachée, et je ne pouvais espérer me maintenir longtemps dans cette piètre position. Mon agonie se trouvait donc simplement prolongée.

Les choses se brouillèrent dans le nébuleux d'un cauchemar. Cardillac m'apparaissait toujours sur le rivage, gesticulant avec des exclamations dont le sens m'échappait. A travers le

bourdonnement lugubre qui m'emplissait les oreilles, j'entendais vaguement des voix assourdies, mêlées à un clapotis d'eau et à un bruit d'herbes froissées. Vaincu par le froid, crispé par la crampe, je m'abandonnai et tombai la face en avant. A ce moment précis, je fus saisi, enlevé, et je me trouvai soudain dans le bateau de deux braves pêcheurs à la ligne qui venaient de traverser la rivière pour me porter secours, en désespérant d'arriver à temps.

Je te laisse à penser dans quel état je débarquai ! Du menton au bout de mes bottes, je n'étais que fange : on ne distinguait plus la nuance de mon pantalon garance. Sans souci des éclaboussures, ce brave Cardillac ne me pressa pas moins dans ses bras, en fondant en larmes... Et sais-tu qui se montra alors ? L'infamale Fancy elle-même, qui avait atterri je ne sais comment... Son œil sanglant me regardait de côté comme pour dire :

— Tu viens de l'échapper belle !... Gare à la prochaine occasion !... Je ferai mieux !...

Je sautai en selle et galopai ventre à terre jusqu'au quartier. Mais une fois là, avant même de changer mes vêtements souillés et fumants, je procédai à un acte de justice sommaire et expéditive... J'enfonçai le canon d'un revolver dans l'oreille de la jument et pressai la détente ; elle tomba foudroyée... La pernicieuse bête ne chercherait plus à tuer personne.

Voilà toute l'histoire... Eh bien ! mon garçon, elle eut l'immense avantage de me réconcilier avec l'existence, de me sauver d'une sottise crise de marasme et de tristesse affaiblissante, et enfin de guérir mes superficielles peines de cœur.

Quelque temps après, j'assistai, avec le plus beau sang-froid du monde, au mariage de l'idole et de mon camarade. Et en sortant de l'église où s'était consommé le sacrifice de mes anciennes espérances, j'emplis largement ma poitrine de bon air printanier, je levai les yeux vers le ciel du bon Dieu, et je m'écriai avec un grand soupir de joie : — Morbleu ! qu'il fait bon vivre !...

Mathilde ALANIC.

CHAUVES

ET PERSONNES PERDANT LEURS CHEVEUX

Ecrivez à M. Grébert, le savant naturaliste, qui de ses voyages en Extrême-Orient a rapporté le secret de la *Lotion miraculeuse* qui permet en deux mois à peine de faire repousser les cheveux ou la barbe des personnes qui ont perdu ces ornements naturels.

Le prix du flacon est uniformément de 8 fr. 85. Il est envoyé franco à toutes les personnes qui en font la demande à M. Grébert, 109, rue du Bac, à Paris. En 24 heures, avec la lotion miraculeuse, la chute des cheveux la plus rebelle est arrêtée net. En outre la lotion miraculeuse détruit instantanément les pellicules et guérit à tout jamais la pelade la plus réfractaire.

La Loterie de Noël

Il est certain que dix ans de lycée, cinq ans de quartier Latin et un demi-siècle de boulevard, vous constituent un stock de connaissances, sinon toujours respectables au sens du sénateur Bérenger, du moins considérables, arithmétiquement parlant ; il y en a, en effet, de tout sexe, de tout rang, de tout pays, bref une vraie salade.

Mais parmi ces innombrables connaissances, combien a-t-on d'amis ?

Moi j'en ai deux, pas davantage ; je suis convaincu que la réciprocité m'est acquise ; entre nous, c'est à la vie, à la mort. Certes ils me feront la conduite finale, je ne dis pas « avec le plus grand plaisir » ; mais, au contraire, avec la petite larme qui brille d'un éclat tout particulier quand elle filtre entre les paupières des vieux sceptiques chevronnés, dont la vie a ankylosé le cœur au point de n'y laisser subsister que quelques rares oasis de sensibilité.

Ces deux amis, ces deux autres « moi-même », permettez-moi de vous les présenter et de vous raconter ce qui leur arrive au tournant de la vie qui marque l'approche de l'an de grâce 1902.

Ils s'appellent Du Rosier et Du Tilleul.

Le hasard fut vraiment intelligent en leur départissant leur état civil respectif ; Du Rosier brille et embaume ; il n'est pas dénué d'épines, mais il est aisé de ne pas s'y piquer ; il n'attaque jamais, mais se défend toujours. Avec une vingtaine de duels, il n'a que trois morts à son actif ; vous voyez, c'est un agneau.

Autant Du Rosier fut agité, autant Du Tilleul fut placide, élégiaque, enclin à la poésie. Il ne lui a manqué que du talent — peu de chose, comme vous voyez — pour chiper à Sully-Prudhomme le prix Nobel.

Différents l'un de l'autre par leurs natures immatérielles, ils le furent tout autant par l'architecture visible de leur corps et par le « facies » au lequel tout se résume.

Du Rosier, grand et maigre, Du Tilleul petit, et, depuis la cinquante sonnée, lamentablement bedonnant.

L'un orné d'une noire forêt de cheveux, l'autre blondin tirant sur le roux et portant même encore jeune, sur son occiput, une végétation clairsemée.

Je parle du vieux temps, car aujourd'hui, confondus dans la même calvitie, leurs deux crânes évoquent avec une similitude parfaite l'image de ces sphères métalliques que les quinquaiers retirés des affaires dans la banlieue, après fortune faite, ont coutume de placer au bas du perron, au centre du mouchoir de poche qu'ils appellent la « pelouse de leur jardin ».